

En 1840, il existait encore à Tourcoing une confrérie de *maitres-es-jeux*. L'art avait fait alors des progrès et l'on ne se contentait plus de représenter des drames et des tragédies, mais on en produisait. Voici pour échantillon un morceau du crû tourquennois :

PROLOGUE

du second acte de *Marie-Stuart* par un des maitres-es-jeux de Tourcoing.

Ensuite vous verrez Botthuel ce serviteur très-sage qu'il dépend de Mouray Marie Suart en mariage, Et vous verrez sitôt Marie et sa bonne servante Aller voir les assasins de ce fait héroïque. Voilà un peu de mots. Comme je vous l'esphique Marie est partie sitôt pour Edimbourg. En étant arrivés auprès de ce faubourg, Voyez vous la bataille desur l'armée anglaise, Marie et sa troupe entre dans la forteresse; Botthuel et Mouray en sont mal satisfaits; Ne veulent pas pour cela leur accorder la paix; Ensuite l'archevêque il le vas épouser, Vous allez voir bientôt le mariage arrivez; Tenez nous vos silences pour le bien des acteurs Nous somme tous le deux votre humble serviteur (1).

On avait peut-être un peu compté sur ce goût traditionnel des représentations drama-tragi-comiques lorsqu'on a élevé à Roubaix une salle de spectacles; mais autant les confréries dramatiques, les jeux de la Passion, les petits théâtres, comme aujourd'hui celui de Royaux, sont courus par notre population ouvrière, autant les grands théâtres ont ici peu de chances de succès. Cette entreprise privée ruina le propriétaire.

Mais admirez ce rapprochement dans la destinée de deux établissements: sur l'emplacement du Cirque de Lille s'élève une église et notre salle de spectacle est occupée aujourd'hui par une pieuse société qui a le génie de la charité, et qui, outre qu'elle distribue d'abondantes aumônes, prête bénévolement de bons livres; les mœurs, en vérité, ne perdent rien au change.

Je m'arrête pour ne pas donner à ma lettre les proportions d'un mémoire académique, et vous prie d'agréer, Monsieur le Rédacteur, mes cordiales salutations.

Paul FRELON.

Roubaix, 2 novembre 1856.

Pour toute la chronique locale - J. REBOUX

LA COURONNE FUNÉBRE.

Les fleurs et les feuilles se fanent; elles tombent; le vent les emporte. Toutes les plantes aussi sont frappées; elles se flétrissent et meurent.

L'air est gris. Les oiseaux sont silencieux. L'air est froid.

Où vas-tu, enfant, que je ne connais pas, mais que j'aime. Pour qui cette couronne?

Je vais vers ceux qui dorment pour longtemps, peut-être, répond l'enfant au vieillard, et cette couronne est celle de la paix et de la miséricorde. C'est la couronne funébre. Tous ceux qui reposent dans le calme du tombeau ont droit à cette couronne; je vais leur partager.

Ils sont heureux maintenant! Que ne suis-je avec eux! Que ne puis-je dormir avec ceux que j'ai tant aimés! Bientôt, si Dieu le veut, mon tour viendra et on me creusera aussi un tombeau.

Pourquoi pleurer, vieillard? ta douleur est inutile. Si tu meures avant moi, je poserai doucement la couronne sur ton front. D'ici là, songe à ce qui console et à ce qui guérit les cœurs: espère en Dieu!

Tu as raison, mon enfant. Le Seigneur

(1) Hist. de Tourcoing par Ch. Russet Defontaine, 1855 — p. 344, t. III.

tient le monde dans sa main. Quand la terre et le soleil auront été emportés comme la dernière des fleurs et ainsi que le dernier des hommes, alors le grand jour sera venu: Heureux celui qui aura espéré. Heureux celui qui aura été miséricordieux!

J. DE M.

Imité de l'allemand.

Nouvelles & Faits divers.

M^{lle} Sophie, employée depuis plusieurs années dans un magasin de nouveautés comme domestique, avait toujours été scrupuleusement honnête jusqu'au moment où elle avait fait la connaissance d'un certain sieur Charles V..., ouvrier tailleur, qui demeure dans la même maison; mais le cousin, le pays et l'amoureux sont trois pierres d'achoppement où vient quelquefois se heurter la probité des cuisinières, et la connaissance de l'ouvrier tailleur avait été l'écueil sur lequel la fidélité de M^{lle} Sophie était venue s'échouer.

En effet, depuis cette époque, la jeune bonne avait contracté l'habitude de donner à son amoureux, chaque matin et chaque soir en remontant de la cave, et au détriment de son maître, bien entendu, une bouteille de bière qu'elle mettait de côté derrière les volets du magasin, placés dans un coin de l'allée contigu, et deux fois par jour, ledit sieur Charles venait prendre dans sa cachette le cadeau clandestin de sa maîtresse.

Hier, vers les dix heures du matin, M^{lle} Sophie venait de fourrer à sa place ordinaire la première bouteille de la journée, lorsqu'un ouvrier peintre qui était en train de nettoyer les vitres du magasin voulut, avant d'aller déjeuner, mettre hors de portée une bouteille contenant le mélange de vitriol et d'eau qui lui servait pour son travail, de façon qu'après avoir cherché partout, il crut ne pouvoir trouver d'endroit plus convenable que l'espace compris entre les volets et le mur de l'allée.

Quand, après son repas, l'ouvrier vint se remettre à l'ouvrage, il chercha à tâtons dans la sombre cachette et prend la bouteille qui s'y trouve, mais, jugez de sa surprise, lorsqu'en versant le contenu pour faire sa besogne, il trouve à la place de sa mixture un liquide pétillant et crémeux qu'il ne tarde pas à reconnaître pour de la bière. D'abord, notre homme croit que c'est une farce qu'on lui a faite, que quelque employé l'ayant aperçu, lorsqu'il était en train de cacher sa bouteille, lui a joué ce mauvais tour, mais il a beau chercher, interroger les physionomies, personne ne peut expliquer cette substitution; M^{lle} Sophie seule, que le bruit de cet incident avait attiré, semble y comprendre quelque chose, car, en apprenant de quoi il s'agit, elle pousse un cri de frayeur et sort précipitamment par la porte de l'escalier.

Cependant l'ouvrier tailleur qui, selon son habitude bi-quotidienne, était venu chercher ce que sa maîtresse devait avoir placé pour lui dans la cachette accoutumée, avait pris la bouteille qui lui était tombée sous la main, était remonté avec et s'était mis à boire à la bouteille sans doute, car s'il se fût servi d'un verre, la couleur du liquide l'aurait averti de la méprise; il boit donc, mais le malheureux s'était à peine juguigité la valeur d'un demi-verre du contenu, qu'il fut pris de douleurs intestines affreuses et se laissa choir, de manière que quand la domestique accourut afin de le prévenir du danger s'il en était temps encore, elle le trouva se tordant sur le parquet de sa chambre, en proie à d'atro-

ces douleurs et faisant entendre une sorte de râlement convulsif.

Rendue presque folle par la vue d'un pareil spectacle, la jeune fille redescend précipitamment chez son patron, se jette à ses genoux et lui raconte en pleurant tout ce qui se passe. Aussitôt en envoi chercher un médecin et l'on s'empresse de secourir le pauvre diable, mais toutes les tentatives faites pour cela furent complètement inutiles, et après quelques heures de la plus horrible agonie, il rendit le dernier soupir.

Il y avait longtemps que Londres et ses faubourgs n'avaient été enveloppés d'un brouillard aussi épais que celui du 29 octobre. La circulation des navires, sur la Tamise, a dû s'interrompre complètement, et, sur les chemins de fer comme dans les rues, de graves accidents se sont produits; plusieurs personnes ont été écrasées, et le nombre de celles qui ont été plus ou moins blessées n'est pas connu, mais il paraît être relativement considérable.

On lit dans le *Journal de Charlevoi* du 30 octobre :

« Un trait de courage et de sang-froid vraiment remarquable de la part d'un enfant s'est accompli hier à Jumet. Le feu s'était déclaré inopinément dans une petite maisonnette située au milieu de la campagne, à une certaine distance des habitations. Trois enfants, dont l'aîné peut avoir cinq ans au plus, s'y trouvaient seuls, dans l'impossibilité de sortir sans assistance. Un petit garçon de sept ans et demi, nommé Louis André, ayant aperçu le feu et entendu des cris d'enfants, courut aussitôt vers la pauvre demeure, dans l'espoir d'en ouvrir la porte et de sauver les petits malheureux qui y étaient enfermés, la clé étant à l'intérieur.

C'était là une grande difficulté pour le jeune André, mais, tout entier à son dévouement, il ne se rebuta point, et par une présence d'esprit à laquelle on ne se serait point attendu d'un enfant si jeune, il se fit glisser la clé sous la porte par les enfants, entre dans la maison, court au berceau où était couché le plus jeune de ces trois petits infortunés, le prend dans ses bras, va le déposer au dehors, puis revient chercher les deux autres.

Ce n'est qu'après s'être assuré qu'ils ne courraient plus aucun danger qu'il pensa à avertir les voisins. »

Un incident joyeux est venu égayer le spectacle de vendredi dernier au Théâtre des Variétés de Bruxelles.

Je ne sais quel merle du parterre, dit un journal flamand de cette ville, s'avisa de siffler pendant la représentation du *Monsieur seul*.

L'officier de police se lève et demande: Qui se permet de siffler? — C'est un droit qu'à la porte on achète en entrant, riposte une voix de la galerie. Le policeman, intrigué et indigné, cherche des yeux ce nouvel interlocuteur.

Qui a dit ça? hurle-t-il. — C'est Boileau, répond un plaisant des stalles. — *Que Boileau sorte de la salle à l'instant!*

Hourras, trépigements, spasme général de gaité, tableau.

Sophistication des pommades. — On s'étonne souvent de la perte prématurée des cheveux. Le fait suivant peut, jusqu'à un certain point, faire cesser cet étonnement et mettre en garde contre des pommades vendues dans le commerce comme extra-fines.

Un chimiste amateur, s'est amusé dernièrement à décomposer une vingtaine de pots de pommade rancie. Quelle ne fut pas sa surprise de trouver, à la suite de son opération, un tiers de sulfate de chaux dans les ingrédients

employés! Or, on sait que cette substance, en attaquant la racine des cheveux, doit nécessairement les faire tomber.

Stéréoscope. — Tout le monde aujourd'hui connaît la vision stéréoscopique. M. Fayé a présenté à l'Académie un petit appareil destiné à faciliter cette vision.

Il s'agit d'une simple feuille de papier sur laquelle, à la distance des yeux de l'observateur, on a percé deux trous de cinq millimètres de diamètre.

Après avoir placé cette feuille de papier sur le dessin double, on la rapproche insensiblement des yeux sans cesser de regarder le dessin que l'on tient toujours éloigné à la première distance. Les deux trous se confondent en un seul; et bientôt, entre les deux images planes, se montre nettement l'image en relief.

Ce nouveau stéréoscope peut s'appliquer à toutes les estampes de livres ou d'albums, et détermine rapidement la sensation du relief, c'est-à-dire la vision stéréoscopique.

Fourrures. — Voilà l'hiver, la saison des fourrures! Quelques mots sur cette branche importante du commerce et de la mode, ne sauraient déplaire aux lecteurs, surtout aux lectrices. Les dames, dit-on, aiment à tout savoir. Hélas! nulle d'elles ne connaîtra jamais exactement comment la fraude parvient à changer le rat en castor, le chat en hermine, et à jeter sur de blanches épaules la dépouille sophistiquée d'un immonde animal!

C'est à New-York que la consommation des fourrures a acquis le développement le plus remarquable; c'est là aussi que la falsification se produit avec la plus grande adresse. Les négociants préparent leurs ventes pour le mois d'octobre. Dans Maiden-Lane, il y a, dit-on, des maisons qui atteignent à un chiffre d'affaires de 500,000 dollars, dont 200,000 pour le dehors.

On fabrique des marchandises à tout prix, depuis l'humble parure en peau de lapin qui coûte 1 dollar 50, jusqu'à celle de l'aristocratique martre-zibeline qu'on ne peut se procurer à moins 1,500 dollars. Il faut quelque chose comme 16 à 18 peaux pour faire une parure, et la martre de la baie d'Hudson vaut en moyenne 25 dollars. Qu'on ajoute à cela les droits, la main-d'œuvre et le bénéfice des marchands, et l'on comprendra l'importance de cet ornement.

On sait qu'en Russie la martre-zibeline, comme l'hermine, ne peut être portée que par les personnes qui appartiennent à la famille impériale et à la noblesse: aussi l'appelle-t-on *martre de la couronne*. Mais les Juifs en achètent une certaine quantité aux exilés de Sibérie, et la font passer aux États-Unis. Pendant la guerre de Crimée, la compagnie russo-américaine, établie à Sitka, a expédié toutes ses fourrures de choix en Amérique, ne voulant pas courir le risque de les voir capturer par les Européens.

Plus des trois quarts des fourrures qui parviennent à New-York sont employées pour les dames. On estime aujourd'hui, parmi les classes moyennes, le vison et l'opossum. — Il est à remarquer que la fouine qui, dans nos pays, est médiocrement appréciée, jouit d'une haute faveur aux États-Unis.

Le *Courrier des États-Unis* fait observer que, tandis que les dames s'ingénient à trouver le moyen de conserver leurs fourrures, les grands établissements n'emploient, contre les ravages des vers, que l'exposition à l'air et le battage mensuel des marchandises.

Voici une innovation qui est appelée sans doute à un grand succès :

Il s'agit d'une modification apportée aux mécaniques à la Jacquart.

contre moi. Oubliez mes torts et cessez de me regarder en ennemi.

Nous l'avons perdue! répondit Edouard, je ne puis plus être l'ennemi de personne. Si vous fûtes quelque temps pour moi un objet d'envie, le malheur nous rapproche maintenant et il ne nous reste plus qu'à gémir ensemble du destin bizarre qui nous poursuit tous les deux.

Rosette, enchantée de ce rapprochement, hasardait quelques mots de consolation. Elle eût bien voulu faire entrevoir au Mexicain qu'il ne devait pas abandonner tout à fait l'espérance et qu'étant certain d'être aimé de Céline, les circonstances pouvaient devenir telles que les obstacles s'aplanissent d'eux-mêmes; mais c'eût été rendre plus vive la douleur d'Edouard et elle était déjà trop touchée de celle qu'il avait fait éprouver depuis le départ de mademoiselle de Bellancourt.

Télasco lui-même sentait bien la différence qui existait entre son rival et lui, puisqu'il lui suffisait de prononcer un mot pour être heureux; mais ce mot pouvait-il le prononcer?

Quoiqu'il en soit, il sortit de chez monsieur Bouillé beaucoup plus tranquille qu'il n'y était entré, et se disposa à partir aussi pour Paris, espérant au moins, en habitant la même ville, trouver quelquefois l'occasion de la voir sans enfreindre les ordres de son père.

Dans le même temps, madame Colas et son fils quittaient également Orléans pour retourner à Ligneville, et quoique cette séparation coûtât beaucoup à Rosette, elle se consolait en songeant que sa tante l'avait invitée à y aller passer les vendanges, et qu'il n'y aurait plus là de Céline pour nuire à ses petits intérêts.

Voilà donc encore notre Mexicain sur la route de Paris; mais quelle différence entre les sensations qu'il éprouvait la dernière fois qu'il avait quitté cette ville et celles qui l'accablaient en y rentrant! Tous les objets prenaient à ses yeux une teinte sombre; le moindre bruit l'importunait, l'aspect du mouvement et de la vie fatiguait ses organes émoussés par un violent chagrin. Absorbé dans une mélancolie profonde, son imagination s'épuisait en vains efforts pour en sortir: un seul moyen se présentait sans cesse, et sans cesse il était repoussé. Cependant peu à peu il se familiarisait avec l'idée de faire à celle qu'il aimait le plus grand de tous les sacrifices; mais se bergeant de l'espoir de l'accomplir sans se rendre coupable, il entrevoyait la possibilité d'informer son père de sa situation et d'en obtenir une approbation suffisante pour concilier l'amour et le devoir. Bientôt après il se représentait le caractère de don Diégo, son enthousiasme patriotique, l'élevation de ses vues politiques, la distance des lieux, le temps considérable qui devait s'écouler avant qu'il pût obtenir une réponse, et il doutait plus que jamais de jouir un jour du suprême bonheur auquel il avait osé aspirer.

Télasco était dans ces dispositions en arrivant chez lui. Il lui eût été impossible de dérober à Bénégo la trace de ses peines. Celui-ci s'aperçut sur le champ à sa pâleur, à ses traits altérés, que ses desirs avaient dû être vivement contrariés. En serviteur discret, il n'osa pas solliciter une confidence entière; mais il sut adroitement la provoquer par ses soins affectueux et l'inquiétude qu'il manifesta sur la santé de son jeune maître.

Le cœur de Télasco avait besoin de s'épan-

cher; il confia tout au Portugais, qui était plus propre que tout autre homme à trouver des moyens, s'il en existait, de faire cesser des difficultés en apparence insurmontables.

Quoique Bénégo fût d'un caractère entreprenant, audacieux et ennemi de tout préjugé, il n'avait jamais essentiellement dévié des vrais principes de probité, et la preuve en est qu'il était demeuré pauvre. Il eut donc beaucoup à réfléchir sur le double devoir que lui imposaient en cette circonstance d'un côté la confiance de don Diégo, qui lui avait spécialement recommandé son fils et avait remis à sa prudence le soin de le préserver autant qu'il serait possible, des erreurs auxquelles devaient l'exposer sa jeunesse et son inexpérience; de l'autre côté, l'amitié que Télasco lui témoignait et qu'il n'eût pas voulu trahir au prix de sa vie.

La situation était embarrassante; il sentit qu'un coup de vigueur ne pouvait l'en tirer, et dans l'espoir de gagner du temps, il employa tous ses moyens de persuasion pour ranimer un peu l'espérance de son maître, sans toutefois donner trop de consistance à sa chimère.

Dès le lendemain, Télasco, brûlant du désir d'apercevoir au moins mademoiselle de Bellancourt, ou seulement de respirer le même air qu'elle, se rendit à l'hôtel où le vicomte occupait des appartements chaque fois qu'il venait à Paris; mais il n'était point arrivé et l'on n'avait même reçu aucun avis qui l'annonçât. Ce contretemps devait décourager le Mexicain, car il n'était pas possible que monsieur de Bellancourt parti d'Orléans le matin du jour précédent ne fût pas depuis longtemps à Paris. Il n'avait donc changé de logement que pour s'assurer da-

vantage que Télasco ne pourrait l'importuner par des sollicitations inutiles.

R. DE MERCIGNY.

(La suite au prochain numéro.)

PARALOGOGRIPE SUR CHEF.

S, pour chef on doit me trouver
Sur les dunes, au bord de l'onde;
T, l'on me voit carrée ou ronde,
Comme il convient pour déjeuner;
F, vient toujours nous rappeler
Viennet ou le bon Lafontaine;
C forme une solide chaîne...
Servons-nous-en pour amarrer,
Lecteurs, c'est assez naviguer,
Prenons haleine!

Z.

Les mots du Paralogogripe inséré dans l'avant-dernier numéro sont *Amiral, Amical*.

CAISSE D'ÉPARGNE DE ROUBAIX.

Séance du 2 novembre 1856.

Sommes versées par 47 déposants, dont 16 nouveaux. fr. 6,187 3
7 demandés en reimb.^{ts} effectués. 4,792 03